

Société - Monde

Diaspora(S) : un phénomène ambivalent

Daniel SURPRENANT & Maud STERLINGOTS

Ce texte a été rédigé en guise d'introduction à la 1ère Université d'Automne des Interculturalités de Biarritz.

Il revêt la forme d'une succession d'interrogations que se sont posées deux des membres fondateurs d'Intura à propos de ce concept de diaspora.

A la suite des communications que vont faire les intervenants durant cette journée du 22 septembre 2008, il y a fort à parier que bien d'autres questions se poseront et nous nous en ferons l'écho sur le site.

Nous lançons en préambule à nos travaux, ce texte, pour qu'il serve à alimenter un débat qui fut ouvert bien avant nous et qui persistera longtemps après nous.

Gageons que Laurent Dupeyrat qui traitera de la diaspora tibétaine, sous un angle scientifique documenté nous permette de comprendre les concepts de déconstruction et de construction appliqués aux phénomènes d'une diaspora dont on parle, actuellement, de manière un peu « légère ».

Ivan Quézada nous fera vivre de l'intérieur sa réalité d'une diaspora, la diaspora chilienne. Un regard personnel qui apportera vie à des approches qui souvent, dans de telles assemblées, demeurent par trop désincarnées.

Benoit Etcheverry nous introduira au cœur d'une problématique locale bien que globale, en nous faisant toucher du doigt la puissance du « petit » peuple basque qui rayonne dans le monde entier.

Nous avons opté, volontairement dans ce texte pour une approche par « tête de chapitres » susceptibles de circonscrire, au moins sur le papier, la problématique du concept de diaspora. Rien ne dit que les débats qui suivront les communications des trois intervenants et les questions du public présent ne viennent chambouler cette approche et c'est tant mieux! Et c'est ce qui c'est passé.

Sigmund Freud a découvert le concept d'ambivalence. Il le définit comme *la juxtaposition ou la coexistence de sentiments contraires*. Ce concept semble s'appliquer particulièrement au phénomène dont allons discuter au cours des travaux de cette 1ère Université d'Automne des Interculturalités de Biarritz.

Durant les années 50 et 60, le concept de « diaspora » fut interrogé presque exclusivement sous l'angle « majuscule » et religieux désignant la Diaspora juive. L'accélération des flux migratoires et l'accaparement par les sciences sociales de ces objets d'études permirent à la fois d'élargir l'acceptation et la compréhension du terme « diaspora », de cerner des phénomènes et des réalités. Cette approche permit de dépasser la vision étroite d'une Diaspora afin de s'attacher aux phénomènes diasporiques liés à la multitude des déplacements volontaires ou forcés de populations.

D'une vision étroite de la diaspora, il semble que l'on soit passé, dans les années 80-90, à une approche élargie voire diluée du terme. En effet, celui-ci est parfois utilisé en lieu et place du mot migration sans que les auteurs ne semblent faire une quelconque distinction.

Par quels glissements sémantiques, idéologiques et/ou politiques, sommes-nous arrivés à cette situation de confusion? Ces deux termes sont-ils réellement synonymes? Si tel n'est pas le cas, quels contours et contenus donner à ces deux concepts?

Qu'est-ce qu'une diaspora? Une immigration qui a réussi ou au contraire échoué? Les diasporas sont-elles des immigrations particulières? Est-ce un simple processus de déplacement ?

Le concept de diaspora se définit-il davantage dans la dispersion que dans la forme particulière adoptée par un groupe humain pour fonctionner sur une terre étrangère? Un flux migratoire fixé dans un pays d'accueil devient-il automatiquement une diaspora dès lors qu'il s'organise comme une communauté extra-nationale sur un sol étranger?

A ce point de nos interrogations, nous ne pouvons faire l'économie de l'approche politique et géo-politique des diasporas. Les facilités de déplacements, l'accélération des communications physiques et virtuelles qui ont intensifié les phénomènes migratoires et diasporiques ont-elles obligé les états-nations à prendre en compte et à mettre en forme des multiculturalismes existant de fait sur leurs territoires? En d'autres termes, les diasporas jouent-elles un rôle explicite ou implicite dans l'organisation institutionnelle ou les modes de fonctionnement des états qui les accueillent? Quels sont leurs poids dans les politiques et les relations internationales de ces pays? L'existence de liens transnationaux forts qu'ils soient de sang ou culturels posent-ils des problèmes de loyauté à l'égard des pays d'accueil?

C'est ici que semble se poser le problème de l'articulation entre le général et le particulier, l'individuel et le collectif. Peut-on parler d'une diaspora comme d'un phénomène désincarné qui n'aurait d'existence que par la puissance du groupe? Les diasporas ne valent-elles que par les situations individuelles qui les définissent?

Le terme diaspora évoque spontanément des images négatives. Guerres, exodes, ethnocides, génocide, déportations, coups d'état, révolutions, colonisations, extrême pauvreté, déracinements, fuites, vulnérabilité, souffrances, peurs, incertitudes, survies. L'histoire nous a légué de nombreux exemples qui expliquent ces représentations. En effet, qu'il s'agisse des Acadiens, des Arméniens, des Juifs, des Tibétains, des Basques, des Corses, des Québécois ,(la liste n'est pas limitative), chaque groupe ethnique qui a dû fuir, pour une raison ou une autre, semble porteur de ces peurs.

Dans cette acception, le terme diaspora évoque un phénomène historique et social de fuite plus subie que choisie, à moins de valider l'existence d'un « choix forcé », ce qui semble improbable.

Quels sont les facteurs communs à ces diverses expériences individuelles qui permettraient de les catégoriser sous le concept de diaspora? A partir de quels critères peut-on qualifier un phénomène de diasporique?

Le terme de diaspora ne s'applique-t-il qu'à des peuples qui ont vécu des traumatismes? Ces traumatismes doivent-ils être collectifs pour justifier l'existence d'une diaspora?. Une diaspora se construit-elle uniquement autour de traumatismes? Si tel est le cas, comment parler, par exemple, de la diaspora française de Miami? Est-ce parce qu'une population est coupée de son pays d'origine qu'elle se vit comme une diaspora?

Si la diaspora implique de garder la mémoire des origines, la mémoire ne se garde-t-elle que dans la souffrance? Le traumatisme est-il un marqueur émotionnel fort?

Le pays de départ semble occuper une place décisive, dans le phénomène de diaspora. Ceux qui sont partis conservent des pans entiers d'un patrimoine historique et culturel qui persistent parfois durant plusieurs siècles. Les pays de départ évoluent et certaines diasporas se figent dans des postures qui n'ont plus cours.

Le prix à payer pour la dispersion serait-il la différenciation? Au contraire, l'émergence des Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication permet-elle d'éviter qu'un trop grand écart ne se creuse entre diaspora et pays de départ?

Le lien réticulaire créé par les NTIC renforce-t-il le caractère diasporique des phénomènes de déplacements de groupes de populations?

S'il s'avère, à la longue, que le pays d'accueil joue un rôle déterminant dans l'évolution des populations en diaspora par quel processus, les populations déplacées arrivent-elles dans tel pays plutôt que dans tel autre? Un libre choix existe-t-il ou la pression des circonstances joue-t-elle un rôle majeur? La préexistence, sur un territoire, d'un noyau de population diasporique enclenche-t-elle un phénomène d'attraction? le pays d'accueil peut-il être vécu comme un territoire « refuge »?

Installation faite « hors les murs », l'émergence d'une mémoire collective réelle ou fantasmée est-elle indispensable pour créer la cohésion du groupe diasporique dans le pays d'accueil? La diaspora implique-t-elle la persistance dans l'espace et le temps, d'un sentiment d'appartenance à un sous-groupe clairement identifiable par sa culture et ses différences? Quelles formes et quelles places revêtent les cercles ou réseaux de sociabilité dans le maintien des liens communautaires infra-diasporiques?

Parfois, le nouvel environnement est vécu comme déstabilisateur ou dangereux. Ce vécu ou ce ressenti amène les populations en diaspora à se « serrer les coudes » et à se réassurer avec ce qui est connu. Attitude avant tout profondément humaine.

La tradition, les « mythes » et les nostalgies tiennent lieu de colonne vertébrale aux existences individuelles et collectives. N'est-ce pas le paradoxe de ceux qui bougent mais qui restent figés dans une tradition?

Ceci nous fait revenir au concept d'ambivalence. Si, par un retournement tel que le concevait Teilhard de Chardin, la souffrance qui accompagne toute diaspora, se transfigurait, se sublimait en phénomène positif, la vie en diaspora n'enrichirait-elle pas finalement ceux et celles qui la vivent? Ce qui compterait alors serait moins le point d'arrivée que le parcours.